

Petits emplois, petits métiers

A côté des métiers exercés par des Saint Geoiriens ayant pignon sur rue, il y avait autrefois quelques activités soit "officielles", soit privées et itinérantes que je vais m'efforcer de décrire et de faire revivre dans ce chapitre.

Le garde-champêtre

Il n'y a plus de garde-champêtre à St Geoire. Pour ma part, j'en ai connu deux : Mr Picard et Mr Queyron. Ils n'avaient pas d'uniforme mais étaient reconnaissables à leur coiffure, un képi, marqué des initiales G.C., et à leur tambour.

C'était le garde-champêtre, en effet, qui transmettait les avis que lui remettait le secrétariat de mairie. Il s'arrêtait plusieurs fois, en particulier sur la place de l'église. Deux roulements de tambour et ensuite : "Avis à la population ! Le maire de St Geoire porte à la connaissance de ses administrés...etc" Deux autres roulements pour marquer la fin de son texte. Et il partait ensuite porter plus loin le message.

C'est ainsi que deux fois, au cours de ce siècle, il a eu la triste mission d'annoncer une déclaration de guerre. Mais aussi sans doute l'honneur de proclamer l'heureuse nouvelle de l'armistice du 11 novembre 1918. Le 8 mai 1945, fin de la seconde guerre mondiale, la TSF a dû largement le précéder.

Renée & Henri MOREL.

Un autre service a beaucoup changé depuis la dernière guerre : le ramassage des ordures ménagères. Les impressionnants camions spéciaux équipés de mâchoires qui happent et compressent les tonnes de déchets du consommateur moderne laissent loin derrière eux le folklorique tombereau de Dolphe Delphin, tiré par un solide cheval conduit par Jean Gobatto. Une grande quantité de déchets ménagers étaient brûlés sur place dans les poêles domestiques, et le ramassage en était réduit d'autant. Les décharges publiques n'avaient rien de "sauvage" et Jean pouvait déverser les ordures sans crainte d'être traité de pollueur communal...

Avant que le goudronnage se généralise, les routes et à plus forte raison, les chemins de campagne, étaient simplement empierrés. Et ce n'est pas seulement "sur la route de Louviers" que l'on voyait des tas de cailloux d'inégale grosseur et qu'il fallait réduire à un calibre plus régulier. Y avait-il à Saint Geoire plusieurs casseurs de cailloux ? Je ne sais ; mais je me souviens d'avoir vu passer, tout courbé par son travail, le Père Monin de Consuoz. Il était vraiment cassé en deux, le regard sur la route au bout de ses souliers. Il faisait quelques mètres, se redressait, observait la direction à suivre, et reprenait sa position en équerre. Il portait sur l'épaule un outil que je m'étais d'abord représenté comme une pioche, mais qui était tout bonnement la massette à long manche avec laquelle il réduisait inlassablement la grosseur des pierres. Nous allions quelquefois le regarder travailler au tas de cailloux de la Martinette. Il portait une paire de lunettes en mica fermées sur les côtés comme des lunettes de soudeur. Quel travail de patience ! Et pour quel salaire ?

Au fil de l'année, on voyait passer de maison en maison, ou s'installer pour quelques heures dans une cour, sur une place, des artisans et commerçants ambulants.

Figure très typique par exemple que ce père Jean Combe. Qui ne connaissait pas Combe le "pattier" ? Pour marpart, comme beaucoup d'enfants, j'en avais peur. D'ailleurs, certains parents ne menaçaient-ils pas les désobéissants : "Si tu n'es pas sage, on te donnera au pattier !". Coiffé d'une vieille casquette, large et difforme, le visage barré d'une moustache grisonnante, le pantalon de velours retenu par une ceinture de flanelle, il avançait d'une démarche inégale en jetant la jambe en avant. Il passait dans les villages avec une charrette tirée par un cheval et criait : "Ho pattes !... Ho pattes!...". Il ramassait non seulement les "pattes" (vieilles étoffes) mais aussi la ferraille, les peaux de lapin, que les particuliers avaient retournées, tendues avec un arceau d'osier glissé à l'intérieur et fait sécher. Il ne les payait bien sûr pas très cher, mais en ce temps-là, dix centimes n'étaient pas à négliger. De plus, il rempaillait aussi les chaises.

Le raccommodeur de parapluies réparait ou remplaçait une poignée cassée, des baleines tordues, une toile déchirée. Son outillage était réduit. Il y a eu par exemple le Père Bertapelle, venu en 1928 d'Italie, où il exerçait déjà ce métier.

Le rémouleur, que l'on appelait également "gagne-petit", poussait devant lui une sorte de petit établi roulant supportant la meule de grès qu'il actionnait à l'aide d'une pédale ; il repassait couteaux, ciseaux et aussi serpes, faucilles, haches. Je n'en ai vu un qu'une seule fois dans mon enfance. Mais il y a peu d'années, un jeune, sans doute chômeur désireux de se trouver "un petit boulot" inédit, est passé dans notre quartier avec l'attirail traditionnel du rémouleur.

Faire aiguïser un couteau se comprend ; refaire une assiette entière d'une assiette cassée nous étonne. A la rigueur, on répare soi-même un saladier ou un plat de service avec un tube de superglu. Cette colle miracle n'existant pas alors, il fallait un spécialiste, qui faisait deux trous face à face sur le bord de chaque morceau, y introduisait une agrafe métallique (un peu comme celles qui retiennent les pages des cahiers), et pinçait le tout après avoir enduit d'un peu de colle la tranche de la cassure. Les agrafes restaient visibles mais la vaisselle était sauvée. Pas étonnant que ce chirurgien de cuisine, ce "raccommodeur de faïence et de porcelaine" ait proclamé dans une célèbre chanson d'antan qu'il se faisait fort de raccommo-der aussi les coeurs !...

Et "le petit marchand" ! C'est sous ce nom qu'il s'annonçait lui-même. Il passait à peu près chaque mois. Son âne tirait une curieuse petite charrette protégée en permanence par un toit en toile de tente. Sur toute la longueur, un côté présentait, tourné vers l'intérieur du véhicule, un éventaire vertical qui offrait aux regards toute sa pacotille. L'autre moitié était un plateau horizontal, à l'extrémité avant duquel il s'asseyait pour conduire son attelage, et qui servait à sa clientèle pour se faire présenter les articles à choisir. Il vendait un peu de tout en fait de mercerie, peignes, glaces, bibelots, verroterie. Je me revois encore les deux coudes sur la planche, les yeux fixés sur l'objet de ma convoitise : "une sainte Vierge" -un chrôme religieux avec un cadre circulaire argenté, qui devait représenter pour moi le sommet de l'art.

Je ne veux pas terminer ce petit tour d'horizon sans vous parler du marché du mardi, où trois marchands de tissus installaient leur grande tente en toile. Il y avait Joseph Gioretti, dit "le petit Joseph", grand-père de l'actuel Mr Commandeur ; les Sailler et les Combet. Un marchand de poissons et de légumes, le père Gladel, qui continuait la vente sur la route du retour en s'annonçant avec sa trompette. Les deux coquetiers de Massieu, Mme Benoit-Cattin et le Père Fagot, avec sa grande blouse de maquignon. Et enfin, le père Ermaurico, qui venait, portant sur le dos, nouée aux quatre coins, sa grande toile à matelas, pleine de chemises de travail, de mouchoirs, de chaussettes... Il venait de Voissant à pied et s'en retournait le soir. C'était une rude époque.

Plus d'un demi-siècle a passé. Ces petits métiers ont disparu. Le rythme de notre vie s'est accéléré ; notre mode de vie s'est totalement transformé et les enfants de maintenant ont la chance de disposer d'une grande variété de moyens de s'informer, de satisfaire leur curiosité, de s'instruire. Autrefois, sauf chez les gens riches ; nous ne sortions pas de notre trou... Nos connaissances et notre expérience étaient bien limitées. Il est donc normal que l'observation des gens et des choses qui nous entouraient ait été un prolongement utile de ce que nous apprenions à l'école primaire. La curiosité naturelle à l'enfance nous y aidait et il est normal aussi que ces témoignages d'une époque disparue laissent en nous des souvenirs attendris.

Renée & Henri MOREL.

Les coquetiers & les marchés locaux

Comme leur nom l'indique, les coquetiers faisaient le négoce des produits de la campagne : produits de basse-cour d'abord, oeufs, volailles diverses, lapins, cabris ; ils ramassaient également le beurre fermier, les tommes de chèvre ou mélangées. Mais leur commerce s'étendait aussi aux noix ou cerneaux, pommes de terre, pommes et poires et tilleul. Bref, ils achetaient sans grande concurrence dans leur secteur tout ce que les cultivateurs et éleveurs avaient à vendre.

Au début du siècle, tous ces produits étaient portés au marché local, le mardi à St Geoire, le lundi à Pont de Beauvoisin et le mercredi à Voiron. Aussi le bourg était-il très animé le jour de marché.

Entre les deux guerres, avec le développement de l'automobile, ces coquetiers commencèrent à acheter à la ferme, pour les produits lourds, et à faire des tournées en circuit ou dans les hameaux pour le reste : beurre, oeufs, volailles.

Pendant de nombreuses années, un coquetier a passé le mercredi après-midi sur la route D 28, venant de Montferrat, après un circuit dans divers hameaux de la Bâtie-Divisin. Au carrefour du Platon étaient apportés tous les produits fermiers du Mont de Velanne, du Falque et des Egarrières. Tout cela faisait souvent une caisse d'oeufs (cent douzaines !!), cinquante kilos de beurre, dix douzaines de tommes de chèvres, mélangées, et suivant les saisons : cabris, volailles et fruits :